



Scènes pour une métropole

De Tangente à Optica, la patience enfin reconnue



Opéra *Orfeo* au festival Montréal baroque

SOURCE MONTRÉAL BAROQUE



Blasté de Sarah Kane. Mise en scène de Brigitte Haentjens

PEDRO RUIZ



Pamela Newell chez Tangente

SLOBODIAN MICHAEL



DENA DAVIDA

Le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal souligne les 17 années de danse qui inscrivent Tangente dans le paysage culturel

Page 3



GÉRALD TREMBLAY

Un maire fier de sa métropole culturelle

Page 7

FINALISTES DU GRAND PRIX 2007

MUSIQUE CLASSIQUE

Festival Montréal baroque

ARTS VISUELS

Optica

Page 2

THÉÂTRE

Les Sibyllines

Page 4

LITTÉRATURE

Metropolis bleu

Page 6

ARTS MÉDIATIQUES

Groupe Molior

Page 8

NOUVELLES PRATIQUES

4d art

CINÉMA

FIFEM

Page 10

En ce mardi, elle était tout sourire. Et la vedette, cette fois-ci, c'était elle, non l'un, l'une ou l'autre de ces milliers de danseuses et danseurs qui, depuis 17 ans, évoluent avec *passion* sur la scène de cette petite salle qui maintenant cohabite avec l'Agora et a pour nom ce Tangente que les *aficionados* connaissent tous. Dena Davida recevait cette semaine le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal.

Dix-sept ans donc de création partagée, reconnus à l'égal du travail de créateurs d'autres disciplines. Et non des moindres. Que dire de la renommée des Lemieux, Pilon et Haentjens? Ou de l'audace affichée par Montréal baroque et le Groupe Molior? Ou de la qualité d'un événement rassembleur comme le Festival du film pour enfants de Montréal ou celui aussi annuel organisé par Metropolis bleu? Et pourtant, 17 ans, ce n'est qu'une demi-vie en comparaison de celle du centre d'art Optica, cité en sa 35^e année d'existence.

Un avenir en art

Montréal se veut métropole culturelle. Son maire se félicite des projets récents qui transforment la vie artistique et culturelle de sa ville. Et les gens d'affaires, Isabelle Hudon en tête, l'appuient dans sa démarche, eux qui s'associent de plus en plus avec son Conseil des arts, cet organisme dont le mandat déborde sur toute une île, dans une ville non «défusionnée».

Il y eut l'an dernier un sommet à Montréal consacré à la culture, à l'art et à l'avenir. Les partenaires de cette action, Culture Montréal en tête, ont aussi vu en ce midi festif la reconnaissance de leurs efforts et de leur persévérance car s'il y avait remise de prix, il y avait aussi unanimité des milieux sur la nécessité de mettre en place un projet collectif.

Quand Tangente produisait, autrefois, un premier spectacle, les gens du MAL le confirmeront, l'actuel Montréal culturel n'était alors qu'une apparence de projet.

Heureusement que la persévérance, à l'occasion, est récompensée.

Normand Thériault

Je rends hommage aux artistes et aux organismes finalistes du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal. Par leur talent, leur créativité et leur détermination, ils contribuent à faire de Montréal une grande métropole culturelle.

*Bravo
Danse*

à tous les finalistes et félicitations au grand gagnant

Tangente pour les 30 ans de vie artistique montréalaise de sa fondatrice, Dena Davida, et le constant renouvellement du rôle de ce diffuseur.

La ministre de la Culture, des Communications et de la Condition féminine,
Christine St-Pierre

ARTS MONTRÉAL

MUSIQUE CLASSIQUE

Montréal baroque reçoit la prime à l'invention

Rien de plus logique que la présence de Montréal baroque à titre de représentant du milieu de la musique classique au sein des nominations pour le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal. Non seulement Montréal baroque porte fièrement le nom de la métropole, mais en plus, ce festival annuel, tenu autour de la Saint-Jean, défend les couleurs de cette métropole avec un retentissement international croissant.

CHRISTOPHE HUSS

Il n'a pas fallu de longues années de rodage pour que la manifestation créée par la gambiste Susie Napper trouve son rythme de croisière. Dès la première année, en 2003, les ingrédients majeurs étaient déjà réunis: mobilisation d'une équipe, enthousiasme du public, nouvelles idées, nouveaux lieux. On se rappelle encore, comme si c'était hier, de ces concerts dans la crypte de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours qui s'achevaient autour de minuit.

L'année suivante, Susie Napper eut l'idée d'ouvrir la crypte un dimanche à 7h du matin pour les *Lacrymæ* de Dowland. Les spectateurs s'arrachaient les billets. «*Tout festival qui ose programmer un concert à 7h du matin dans une crypte a forcément quelque chose de spé-*

cial, au moins ce petit brin de folie nécessaire à toute aventure audacieuse», écrivait *Le Devoir* à l'époque.

De La Poudrière à la Fonderie Darling

Cette année 2004, déclinée sur le thème de la Grande Traversée de Samuel de Champlain et de la naissance de l'Acadie, vit l'investigation de nouveaux lieux, telle La Poudrière, sur l'île Sainte-Hélène, un endroit fermé depuis les années 1970. Et la source ne s'est pas tarie, à tel point que, chaque année, on se demande ce que Susie Napper va encore pouvoir dénicher comme endroit insolite.

En 2007, ce fut, notamment, la Fonderie Darling, lieu dantesque qui abrita le premier opéra donné dans le cadre de Montréal baroque: *l'Orfeo* de Monteverdi. C'est cette production, mettant en valeur *l'Orfeo* saisissant de Charles Daniels, qui vaut aujourd'hui une nomination à Montréal baroque.

Il est un peu dommage de voir un spectacle précis associé à une telle nomination, du moins pour une manifestation dont le spectre et l'inventivité est aussi large. Surtout que ce spectacle fut tout de même fièrement critiquable pour la malencontreuse tentative de Matthias Maute de recomposer une nouvelle fin à *l'opéra* de Monteverdi.

Le projet était le suivant: *l'Orfeo* a été créé en 1607, puis redonné en 1609. De la version 1607, nous avons le texte mais pas la musique. C'est la mouture de 1609 qui nous est parvenue. Or en 1607, Monteverdi et son librettiste faisaient mourir Orphée, lacéré par les Bacchantes. La représentation montréalaise visait à réinventer une musique pour le livret de 1607. L'idée était audacieuse, le



L'équipe de Montréal Baroque avec Susie Napper (deuxième rang, au centre), lors de l'édition 2005.

résultat fut bancal. Au moins, cette production de *l'Orfeo* dans une usine avait réussi sur un autre plan toujours délicat: l'amplification de la musique classique. Un metteur en espace si fin et avisé aurait été le bienvenu à Québec pour la *Symphonie des Mille* samedi dernier.

Une parade en ouverture

Depuis cinq ans, Montréal baroque est lancé par une parade dans le Vieux-Montréal, de la place d'Armes à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, centre névralgique du festival.

Le premier Montréal baroque, en juin 2003, avait été monté avec trois bouts de chandelle, un budget de 48 000 \$, une volonté farouche et une bonne dose d'imagination. Un courant est passé immédiatement entre les musiciens et le public. Quatre ans plus tard, le cadre financier avait évolué: son budget de 250 000 \$ permettait à Susie Napper de monter le «projet *Orfeo*», initiative d'autant plus louable que cet opéra fondateur n'avait jamais été présenté à Montréal, à l'exception d'un unique concert de l'Opéra-Atelier de Toronto en 1987.

En entrevue au *Devoir* en juin 2007, Susie Napper

racontait son parcours du combattant pour obtenir la multiplication par cinq du budget de la manifestation, un parcours très ardu pour une musicienne qui cherche, en donnant bénévolement de son temps, à comprendre les méandres des divers programmes de subventions. «*Le financement reste très difficile, avouait Susie Napper. C'est plus qu'un "job" à plein temps. Dans chaque demande, il s'agit de comprendre qui veut savoir quoi, car chaque département a des critères différents. Les uns veulent, par exemple, que la billetterie génère les trois quarts des revenus, alors que d'autres demandent qu'on donne le plus de choses possible gratuitement au public!*»

C'est pour cela que 25 000 \$ de plus dans l'escarcelle (le montant du Grand Prix) aurait mis du baume au cœur de celle qui n'a pas hésité à sortir ses propres deniers quand il s'est agi de créer un rendez-vous devenu essentiel à la vie musicale montréalaise. En étant finaliste, elle jouit quand même d'un 5000\$ qu'elle peut ajouter à la cagnotte.

Collaborateur du Devoir

ARTS VISUELS

Le regard tourné vers un autre 35 ans

Optica fut en 1972 un des premiers centres d'artistes au Canada

Pour son 35^e anniversaire, en soi déjà un accomplissement pour une entité de son type, le centre Optica a voulu faire les choses en grand, en jetant la première pierre d'une fondation venant en aide aux jeunes créateurs et chercheurs. Une manière de s'assurer, suppose-t-on, un autre 35 ans. Ce sont ces efforts, plutôt qu'une exposition, qui ont en fait mérité au centre d'artistes sis à l'édifice Belgo sa place de finaliste au Grand Prix du Conseil des arts de Montréal 2007.

JÉRÔME DELGADO

Cette mise en candidature, «*c'est une belle reconnaissance de la constance de notre travail. Que l'on soit finaliste pour nos activités autour du 35^e anniversaire, c'est quelque chose d'englobant, qui a plus à voir avec la mission du centre qu'avec un événement précis*», constate Marie-Josée LaFortune.

Celle qui dirige Optica depuis une quinzaine d'années est d'autant plus fière que c'est la deuxième fois, en dix ans, que le «centre d'art contemporain» se retrouve finaliste. Mais à l'époque, lors du Grand Prix 1997, c'est l'événement *Sur l'expérience de la ville* qui lui avait valu sa place. Un événement liant expo (des interventions en milieu urbain, en fait) et conférences, programmé en guise de célébration de ses... 25 ans.

Une année pas si «normale» que ça!

Cette fois, «*la programmation en galerie a suivi son cours*», note Marie-Josée LaFortune. Et c'est le lancement d'une campagne de financement qui aura permis à Optica de se démarquer, réunissant autour d'une vedette de la musique pop (Pierre Lapointe) les premiers «opticiens» (le fondateur William A. Ewing) et

les actuels (les Gwenaël Bélanger, Emmanuelle Léonard et autres BGL que le centre a récemment exposés).

Dans la mire de cette levée de fonds: «*faire des ponts avec le privé*», dans les mots de sa directrice, «*se présenter à un milieu qui ne connaît pas nos activités*». Et noter le nouveau programme William A. Ewing de recherche et de résidence en arts visuels d'une bourse annuelle de 25 000 \$.

Optica voit grand. Idéalement, on aurait voulu démarrer la machine avec 45 000 \$. Pour l'instant, c'est environ un tiers (20 000 \$) qui a été amassé, servant de fonds de dotation. Dans trois ans, Marie-Josée LaFortune aimerait annoncer un premier boursier.

La campagne de financement n'a fait que commencer cet automne, mais déjà, en rendant publics ces nobles objectifs, elle a tissé les premiers liens vers cet autre public, nouveau et potentiellement prospère.

Des privés et des collaborations

Le conseil d'administration a désormais ses premiers membres issus du «privé», dont des planificateurs financiers. Le concert exclusif de Pierre Lapointe, lui, ne s'est peut-être pas tenu à guichets fermés — le hasard a voulu que, ce même jour, la fondation DHC/ART

inaugure ses espaces avec du champagne à volonté —, mais Marie-Josée LaFortune est convaincue d'avoir surtout attiré des gens qui, de toute façon, ne seraient pas allés au vernissage d'une exposition d'art contemporain.

Bref, en matière de développement des publics, sujet si cher et discuté dans les arts visuels, Optica semble sur la bonne voie. Le centre ne perdra pas son âme pour autant. Au contraire.

«*Le programme William A. Ewing permet d'actualiser la mission d'Optica*», assure Marie-Josée LaFortune. Une mission à trois pôles, en place depuis longtemps: «*la documentation*», avec les archives du centre, «*l'interprétation*», avec des conférenciers et des universitaires, et «*l'édition*», avec la collection *Voix contemporaines*.

Optica veut aussi poursuivre ses collaborations avec l'étranger. Relancer, par exemple, son échange de résidences de recherche avec le centre Art 3 de Valence, en France, mis sur la glace depuis la perte d'une des subventions provinciales. Pour Marie-Josée LaFortune, ce programme était pourtant unique puisqu'il proposait à des artistes de «*s'offrir un temps d'arrêt, un temps de réflexion, sans l'obligation d'exposer*».

Un des trois premiers centres d'artistes autogérés au Canada, avec A Space (Toronto) et Western Front (Vancouver), Optica se fait d'abord un nom comme lieu de diffusion de la photographie, chose inédite en 1972. Puis, rapidement, il s'ouvre à d'autres pratiques, devenant le centre à la vocation multidisciplinaire qu'on connaît aujourd'hui. Gageons que dans 35 ans, il sera encore là.

Collaborateur du Devoir

Dès aujourd'hui,
le Conseil des ARTS de Montréal
et les artistes de CIRQUE
sur une même PISTE.

Merci!

© Québec Téléplus, 688-3333, Opéra de 544 inc., National Theatre of Dance, French Lac, Québec Harmonie, www.montreal.ca

www.desoleplusdessence.org

1973 : Désolé, plus d'essence, une exposition présentée au Centre Canadien d'Architecture jusqu'au 20 avril 2008

ARTS MONTRÉAL

Grand Prix du Conseil des arts de Montréal

L'art de rester jeune

Les efforts de l'« expatriote » de Tangente reçoivent la reconnaissance du milieu

Jeune et idéaliste: ainsi pourrait se résumer la personnalité du petit théâtre Tangente dédié depuis 17 ans à la relève et à l'expérimentation en danse contemporaine. Pas étonnant qu'il soit lauréat cette année du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, «pour son constant renouvellement», alors que l'équipe artistique remaniait en profondeur la configuration de sa programmation la saison dernière, afin de mieux servir la danse et le public.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Remette les idées à l'avant-plan de la danse, pour qu'on cesse de ne l'associer qu'à des noms de chorégraphes, qu'à des personnalités qu'on admire, voilà l'ambition de cette refonte qui regroupe désormais l'offre chorégraphique dans des thématiques: Circulations, Croisées, Génération bigarrée, Zones.

«Le public s'y retrouve mieux, il aime l'idée d'avoir un cadre, explique Dena Davida, fondatrice et directrice artistique de Tangente. Mais c'est beaucoup plus complexe à gérer pour nous. On ne peut plus voir les projets indépendamment de cette idée de créer des liens [entre les productions]. Par contre, c'est beaucoup plus intéressant parce qu'au lieu de parler de la carrière de X et Y, on parle des idées derrière les œuvres.»

« Pourquoi nous dansons »

Américaine «expatriote», comme elle aime se décrire depuis son arrivée au Québec en 1967, enfant du Judson Dance Theater, collectif fondateur du postmodernisme chorégraphique aux États-Unis, Dena Davida ne souhaite pas que sa discipline adorée enfante d'un seul public, celui que le ballet classique a formé à s'émouvoir exclusivement devant la beauté de la danse.

«Même s'il n'y a plus d'esthétique dominante et qu'on est à l'ère de l'inter-tout [l'interdisciplinaire à qui mieux-mieux], on s'associe de manière générale au néo-expressionnisme, à l'importance de l'émotion. J'ai eu peur qu'on tombe dans le même piège que le ballet classique, où on n'a que de l'admiration pour l'artiste et le métier, oubliant vite les œuvres particulières et ce qu'elles ont à dire au monde.»

Sans rejeter cette approche tout à

fait honorable et nécessaire, elle estime qu'il faut pousser le public ailleurs, pour que la danse puisse toujours se réinventer. Aussi professe-t-elle à l'UQAM, elle remet sans cesse en question ses étudiants du baccalauréat en danse et leur désir d'«exprimer leur intérieur».

«Je veux que la danse soit chérie, que les gens l'aiment, trouvent les danseurs beaux, mais je veux surtout que l'on retrouve le sens de notre métier, du «pourquoi nous dansons».»

Aucun lieu spécifique pour la danse n'existait avant que Dena Davida tire cet art vivant de son errance forcée d'un loft squatté à l'autre

Espace intergénérationnel

Les Édouard Lock, Peggy Baker, Benoît Lachambre qui font la danse d'aujourd'hui sur les scènes d'ici et d'ailleurs sont tous passés par Tangente à une époque où à l'autre, parfois même avant que Tangente ne soit Tangente.

Car aucun lieu spécifique pour la danse n'existait avant que Dena Davida tire cet art vivant de son errance forcée d'un loft squatté à l'autre. Quand, en 1977, la chorégraphe de l'avant-garde américaine Trisha Brown est invitée au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), à l'instigation de Chantal Pontbriand, Dena Davida est déterminée à «connaître cette femme», avec qui elle cofondera plus tard le Festival international de nouvelle danse (supprimé en 2003), outre Diane Boucher.

Dans la foulée de cette rencontre, l'Américaine exilée au Québec est amenée à créer les séries de danse «Samedi soir au musée» au MBAM, auxquelles participera le chorégraphe alors indépendant Édouard Lock, qui fera ensuite briller la danse québécoise dans le monde avec sa compagnie La La La Human Steps. Il y aura «Qui danse», soirées livrées d'un studio de la ville à l'autre. De

tout cela (et d'un collectif qu'elle a formé avec Silvy Panet-Raymond et Louis Guillemette) naîtra finalement Tangente en 1990, avec une soirée de solos signés Peggy Baker pour baptême.

«Au début, on était dédié aux jeunes parce qu'il n'y avait qu'eux!, s'esclaffe la fondatrice et directrice artistique. Ginette Laurin, Jean-Pierre Perreault, Paul-André Fortier étaient tous jeunes!»

Elle maintient cette mission initiale en gardant la porte ouverte à tous les artistes plus établis qui souhaitent explorer de nouvelles avenues, sortir de leurs ornières artistiques. Ainsi, l'enfant terrible Dave Saint-Pierre, qui a créé à Tangente sa puissante *Pornographie des âmes*, œuvre tremplin de son succès international, reviendra y créer un solo, «une chose qu'il ne peut pas risquer dans les circonstances avec sa compagnie», reconnue pour son travail de grands groupes.

«J'aime voir Tangente comme un espace intergénérationnel, un lieu où on peut expérimenter à toutes les étapes de sa carrière, mais je ne perds pas de vue le rôle de soutien qu'on a à jouer pour les jeunes dans leurs premières années de vie artistique.»

Vers un nouvel espace

Consciente que la relève actuelle doit relever de nouveaux défis à cette époque où les chorégraphes se multiplient de manière inversement proportionnelle aux subventions gouvernementales, elle reste convaincue que «Tangente fait partie de la solution» au manque de ressources, tranche-t-elle, en parlant du projet de déménagement de sa petite institution dans un espace plus grand et mieux outillé, quand son bail actuel, rue Chériar, viendra à terme en 2010. «Je veux que le nouveau lieu réponde à plus de besoins des jeunes.»

Idéalement situé dans le Quartier des spectacles — sur le terrain



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Dena Davida, fondatrice et directrice artistique de Tangente, jubila au moment où elle recevait, mardi dernier, le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal.

actuel du métro Saint-Laurent, peut-être? —, ce lieu compterait une salle de spectacle plus grande avec gradins amovibles, un studio de répétition et un studio technique ainsi qu'un espace pour les riches archives de son centre de documentation. Si elle rêve un peu plus, Dena Davida s'imagine même y ouvrir la première librairie de danse de la métropole...

Le Devoir

CHANTS LIBRES

UNE CRÉATION DE CHANTSLIBRES.ORG

L'ARCH-ANGE INSTALLATION

PAULINE VAILLANCOURT COUVERTURE ET MISE EN SCÈNE
LOUIS DUFORT COSTUME
ALEXIS MOUSS INVITÉ
ALAIN PELLETIER RÉGIE

AVANT-SCÈNE
PAUL SAVOIE
EMILIE LAFOREST
FRÉDÉRICKA PETIT-HOMME
FIDES KRUCKER

09 10 11 12 AVRIL ESPACE DELL'ARTE 20H
EN REPRISE 4 SOIRS SEULEMENT
40, RUE JEAN-TALON E., MONTRÉAL 514 490 9613 dell'Arte

RESEAU ADMISSION 514 790 1245 ADMISSION.COM

Québec Conseil des Arts de Montréal Le Devoir

LA LICORNE : UN THÉÂTRE AU RYTHME DE LA VILLE

DIRECTION ARTISTIQUE
THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE
ESPACE DE CRÉATION THÉÂTRALE

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
CONSEIL DES ARTS DE QUÉBEC

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouveaux reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à XYZ. La revue de la nouvelle et recevez en prime (valeur 20 \$) Le reste du temps (nouvelles) de Esther Croft

1 AN / 4 NUMÉROS
INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$
INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros
INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$
INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros
INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$
INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$
Les prix sont toutes taxes comprises

N° 93 • Rites de passage Visitez notre site Internet: www.xyzedit.qc.ca

Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Code postal _____ Tél. _____
Courriel _____
Ci-joint Chèque Visa Mastercard
N° _____ Expire le _____
Signature _____ Date _____

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

ABRAHAM Lincoln va au théâtre

THÉÂTRE PAP

TEXTE DE LARRY TREMBLAY
MISE EN SCÈNE DE CLAUDE POISSANT

AVEC PATRICE DUBOIS, MAXIM GAUDETTE, BENOÎT GOVIN
AINSI QUE ÉTIENNE COUSINEAU, GUILLAUME CYR, SASHA SAMAR

Collaborateurs: Jean Bard, Nicolas Basque, Alexandre Brunet, Alexia Bürger, Stéphanie Capistran-Lalonde, Florence Cornet, Martin Labrecque, Catherine La Frenière, Caroline Laurin-Beaucage, Marc Sénécal & Rachel Tremblay

DU 22 AVRIL AU 17 MAI 2008
ESPACE GO 4890, boul. Saint-Laurent, MONTRÉAL
Billets 514-845-4890 • WWW.ADMISSION.COM 514-790-1245
www.theatrepap.com

Québec Conseil des Arts de Montréal Le Devoir

ARTS MONTRÉAL

Théâtre

Sibyllines ou le théâtre à risque

Depuis dix ans déjà, la compagnie fondée par Brigitte Haentjens ose investir dans la recherche et la mise en danger

Quand on demande à Brigitte Haentjens pourquoi elle a fondé Sibyllines il y a un peu plus de dix ans, elle répond invariablement, quel que soit le travail dans lequel elle est plongée, que c'est pour faire un théâtre «différent»... Un théâtre plus nourrissant, plus exigeant: un théâtre «nécessaire». Y a-t-il vraiment une autre façon de décrire ce que fait Sibyllines depuis 1997?

MICHEL BÉLAIR

En plus de ses nombreuses mises en scène signées, depuis qu'elle nous est arrivée du Nord-Ontario, à l'Espace Go et au Rideau Vert tout autant qu'à la NCT, au TNM et au Trident, Brigitte Haentjens aura monté — en tenant compte de *Blasté* qui a pris l'affiche mardi dernier à l'Usine C — une bonne dizaine de spectacles avec sa compagnie. Aucun ne sera passé inaperçu.

Certaines de ces productions maison (*Malina*, *Hamlet-Machine*, *Blasté*) auront provoqué la controverse par leur audace — et pas seulement à cause d'une affiche censurée... — alors que d'autres comme *La Cloche de verre*, *Tout comme elle*, *L'Eden cinéma* et *Vivre* ont empilé les Masques et les récompenses critiques de tous types en exigeant du spectateur une participation de tous les instants. D'autres spectacles encore ont carrément remis en cause, autant par la pertinence du texte que par les choix de mise en scène et de scénographie, la façon dont on peut continuer à faire du théâtre en ce début de XXI^e siècle.

Sibyllines a ainsi présenté le Koltès de *La Nuit avant les forêts* dans un hôtel de passe du centre-ville et proposé une Usine C transformée pour *Médée-Matériau* de Heiner Müller, qui assoyait le spectateur-voyeur dans un environnement particulièrement inconfortable.

Tout cela tient en fait, depuis le tout premier *Je ne sais plus qui je suis* (créé aux Deux Mondes en 1997), à la rigueur de la démarche de Brigitte Haentjens. Chez Sibyllines, chaque production semble être la réponse sans cesse reformulée à une question, à une remise en question plutôt, permanente: pourquoi et comment faire du théâtre alors que même la planète nous lance d'incessants cris d'alarme? Hein? Pourquoi?

Des femmes qui cherchent

Tout simplement parce que, pour Brigitte Haentjens, le théâtre est d'abord un instrument de survie et



Certaines des productions maison de Brigitte Haentjens, comme la pièce de théâtre *Vivre*, ont empilé les Masques et les récompenses critiques de tous types en exigeant du spectateur une participation de tous les instants.

un laboratoire de recherche. En plus de les mettre en scène, c'est elle qui choisit et qui adapte même, dans bien des cas, les productions de Sibyllines. C'est le théâtre, c'est sa compagnie qui lui permet d'être ce qu'elle est vraiment: une tête chercheuse, une exploratrice de formes tout autant que de discours. Parce que c'est en fouillant au plus profond de l'humain que l'on peut commencer à comprendre ce qui se passe autour de nous. Surtout que l'humain, eh ben, c'est aussi nous tous! Et que, bien au-delà du divertissement ou de la recherche formelle, le théâtre sert aussi et peut-être surtout à cela.

Voilà pourquoi.

Mais comment on fait?

C'est simple, on n'a encore trouvé qu'une seule façon de faire chez Sibyllines: tout mettre en jeu, tout mettre en risque. En investissant tout ce que l'on est dans la démarche, avec tous les bouts de chemin déjà explorés et les autres non. Tous ensemble dans *Mé-*

dée et dans *Blasté* comme dans *Vivre*, dans *La Cloche de verre* et toutes les autres productions aussi. Sans filet. Si quelqu'un pratique ici le théâtre à risque, c'est bien Sibyllines et Brigitte Haentjens...

Des textes venus d'outre-scène

C'est peut-être pour pouvoir investir encore plus que, la plupart du temps, elle travaille à partir de textes qui n'ont pas été écrits pour le théâtre et qu'elle met elle-même en forme. Ce n'est pas toujours vrai; la première création de la compagnie était un texte collectif orchestré par Haentjens et elle a deux fois fait appel à Müller, sans compter Koltès. Mais elle a «tricoté» elle-même *La Cloche de verre* et *Vivre* en plongeant profondément dans les univers troubles de Virginia Woolf et de Sylvia Plath. Et c'est bien pour l'ensemble de son travail que la directrice de Sibyllines se voyait remettre en moins de deux semaines cette année deux des prix les plus convoités des arts de la scé-

ne: le Gascon-Thomas de l'École nationale de théâtre et le prestigieux Siminovitch.

Cette constante pertinence dans les choix, il faut peut-être l'attribuer au fait que, depuis quelques années, Sibyllines consacre beaucoup de temps à des paroles de «femmes qui cherchent» à la scène: Sarah Kane, Marguerite Duras, Woolf, Plath, Dupré, Backmann. Rajoutez à cela le nom de Brigitte Haentjens et vous avez toute une équipe! Mais c'est le commentateur Stéphane Lépine qui résume le mieux tout ce que l'on pourrait dire là-dessus: «Brigitte Haentjens, écrit-il, a su furieusement tourner le dos aux traditions sécurisantes, à la domestication des sentiments et, dans un grand geste rimbaldien, proposer aux spectateurs un vivifiant dérèglement de tous les sens.»

En clair, c'est le portrait tout craché de Sibyllines!

Le Devoir

Quebecor se fait
un devoir
de s'investir et
d'investir
dans la Culture

QUEBECOR



GRAND PRIX
LITTÉRAIRE
INTERNATIONAL
METROPOLIS BLEU 2008

DANIEL PENNAC



CHAQUE LECTURE EST
UN ACTE DE RÉSTANCE.
UNE LECTURE BIEN MENÉE
SAUVE DE TOUT, Y COMPRIS
DE SOI-MÊME.

— DANIEL PENNAC, *COMME UN ROMAN*

Venez rencontrer l'auteur de *La fée carabine*, *Monsieur Malaussène*, *La petite marchande de prose*, *Le bonheur des ogres*, *Comme un roman* et *Chagrin d'école*.

10^e Festival littéraire international de Montréal
Metropolis bleu, 30 avril — 4 mai 2008
Hotel Delta Centre Ville, 777 rue University

La programmation complète du festival sera en ligne
dès le 8 avril 2008 à midi.

WWW.METROPOLISBLEU.ORG

Billets en vente sur le réseau Admission.



FONDATION
METROPOLIS
BLEU

ARTS MONTRÉAL

Présidence

Le Conseil des arts de Montréal lancera des programmes de parrainage fiscal et de mentorat

Un partenariat élargi est mis en place pour rejoindre les milieux de l'art et des affaires

Le soutien à la relève, aux artistes issus de la diversité ethnoculturelle et aux pratiques artistiques émergentes, la consolidation de partenariats et la mise sur pied de programmes de parrainage fiscal et de mentorat culturel font partie des priorités du Conseil des arts de Montréal, indique Louise Roy, présidente de l'organisme.

BRIGITTE SAINT-PIERRE

Le Conseil des arts de Montréal (CAM) lancera prochainement un programme de parrainage fiscal. «Le Conseil peut émettre des reçus de charité. Plusieurs petits organismes ne peuvent pas le faire. Si ces organismes-là se trouvent un mécène, nous pourrions lui émettre un reçu de charité», explique Louise Roy.

L'organisme travaille en outre à la mise sur pied d'un projet-pilote de mentorat. Le «programme de mentorat culturel, développé en partenariat avec un groupe de travail externe, permettra aux jeunes artistes et gestionnaires culturels de profiter de l'expérience et de l'expertise de leurs aînés», mentionnait le CAM en novembre dernier.

Le conseil souhaite également soutenir les «pratiques artistiques émergentes». «On est en train de réfléchir, avec nos partenaires publics, à de nouveaux programmes concernant les nouvelles approches artistiques, les approches qui sont atypiques, les nouvelles technologies, les arts médiatiques, pour qu'on soit en mesure d'encourager aussi cette émergence-là, qui est importante à Montréal», dit la présidente.

L'organisme effectue aussi actuellement une réflexion au sujet de son programme de tournées, qui existe

depuis 25 ans. Il a lancé une consultation, qui se terminera par une journée de réflexion en juin, et il produira ensuite un plan d'action.

Soutien aux organismes culturels

Le Conseil continue évidemment de subventionner des organismes culturels œuvrant dans les disciplines des arts visuels, du cinéma et des arts médiatiques, de la danse, de la littérature, des nouvelles pratiques artistiques, de la musique et du théâtre.

En février, il a annoncé qu'il offrirait désormais également un soutien à la création, à la production et à la diffusion des arts du cirque. «C'est de plus en plus, à Montréal en tout cas, un élément d'innovation et de créativité important et qui relie aussi plusieurs formes d'art entre elles», dit Mme Roy.

L'organisme a également indiqué en janvier qu'il attribuerait, à compter de cette année, des subventions pluriannuelles aux organismes répondant à certains critères, dont la stabilité artistique et administrative. «On va pouvoir leur assurer une certaine sécurité financière», dit Mme Roy. Le Conseil allouera ainsi des subventions d'une durée de quatre ans à des organismes qu'il soutient déjà depuis au moins deux ans.

Indexation du budget

À l'occasion du Rendez-vous novembre 2007, Montréal, métropole culturelle, le Conseil des arts de Montréal avait plaidé pour une hausse substantielle de son budget, qui était de 10 125 000 \$ en 2006, dont 10 millions provenant de la Ville de Montréal.

L'organisme avait établi à 10 millions de dollars «l'augmentation budgétaire requise au cours des cinq prochaines années, soit deux millions de dollars de plus en 2008 et chaque année subséquente jusqu'à ce que l'objectif de 20 millions de dollars soit atteint». Il avait proposé que la contribution de la Ville de Montréal à son budget soit par la suite «indexée au budget des dépenses municipales selon une formule à déterminer».

La Ville de Montréal a plutôt annoncé en novembre l'indexation du budget du Conseil, gelé depuis 2005. Elle versera 200 000 \$ de plus cette année. En cinq ans, le Conseil aura reçu 3,5 millions de dollars de plus que si le budget était resté gelé durant cette période.

«L'argent qu'on a eu à travers l'indexation va nous permettre de poursuivre notre travail, dit la présidente du Conseil. On va devoir regarder dans l'année ou dans les années qui viennent comment des partenaires peuvent avoir avec nous un effet de levier puisque, pour l'instant, c'est ce que la Ville peut consacrer. Alors, on va fonctionner avec ça. Ça ne nous empêche pas d'avoir des idées. Ces idées-là, on va les partager avec d'autres pour essayer de trouver des partenaires pour les réaliser.»

Le Conseil des arts de Montréal souhaite consolider ses partenariats tant publics que privés. Il travaille notamment en collaboration avec le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts du Canada, le Forum jeunesse de l'île de Montréal, la Conférence régionale des élus de Montréal, le ministère québécois de l'Éducation, du Loisir et du Sport, le ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles du Québec et la Chambre de commerce du Montréal métropolitain. Il peut aussi notamment compter sur l'appui de la Banque Nationale du Canada et de Pratt & Whitney Canada.

Le CAM a mis sur pied l'an dernier le Forum des présidents, composé des présidents des conseils d'administration d'une trentaine d'organismes culturels montréalais. Le Forum «se veut l'embryon d'un «Conseil montréalais des arts et des affaires». «Je pense que cette année va être assez déterminante pour l'évolution de cette organisation», affirme Louise Roy.

L'an dernier, les rencontres du Forum étaient surtout orientées vers le Rendez-vous novembre 2007 — Montréal, métropole culturelle. Cette année, il s'agira de voir quels sont les éléments du plan d'action découlant de cet événement qui interpellent les membres du Forum et comment ils souhaiteraient exercer une influence, indique la présidente du Conseil.

Quelques mois avant le Rendez-vous de novembre, l'organisme Culture Montréal avait proposé la création d'une nouvelle agence qui aurait assumé des fonctions relevant actuellement de services de la Ville ou du Conseil. Le CAM avait pour sa part suggéré de se voir confier une mission élargie.

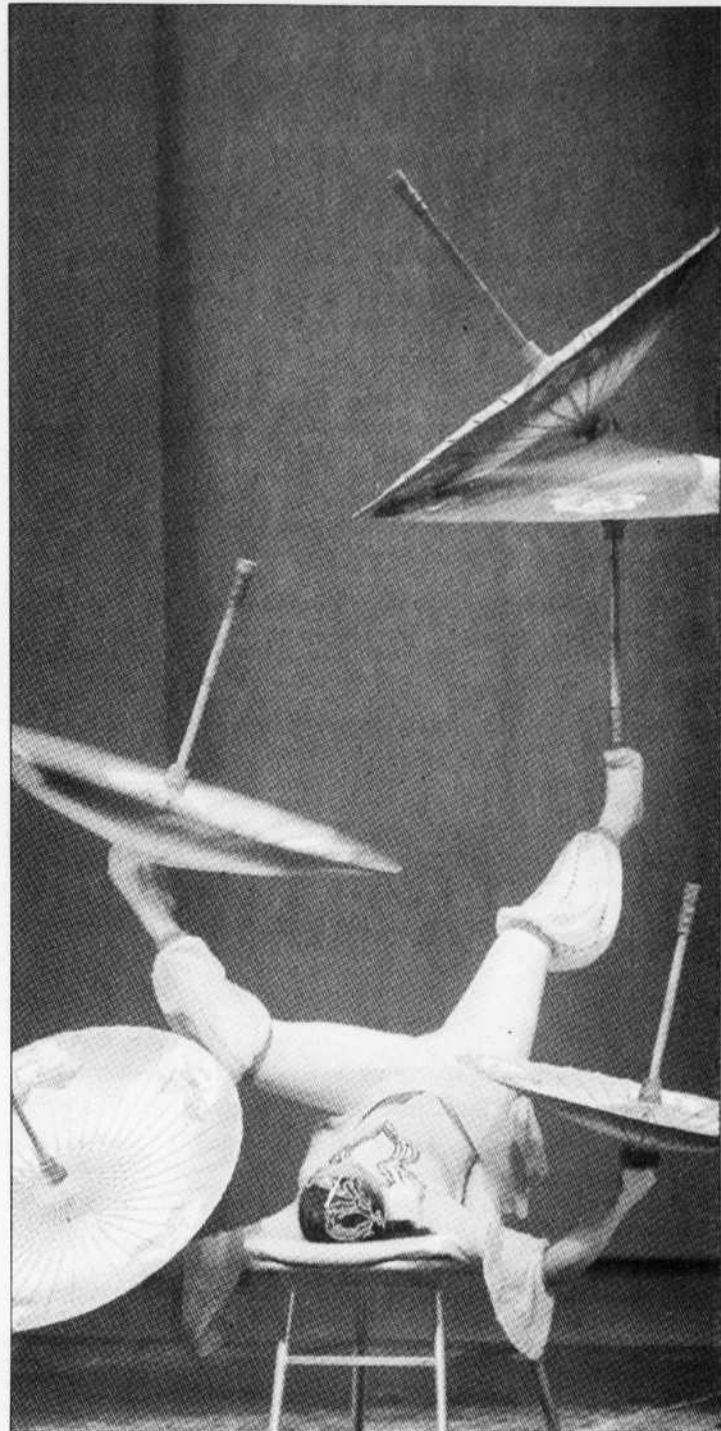
Concertation et efficacité

Plutôt que de créer une nouvelle entité, la Ville de Montréal a mis sur pied un groupe de réflexion, auquel participe le Conseil, qui vise à déterminer comment «rendre encore plus cohérente et efficace» leur action culturelle, indique la présidente du CAM.

Elle estime par ailleurs que le Rendez-vous de novembre a permis de consolider le Conseil des arts de Montréal «comme premier organisme de soutien à la création [dans] l'agglomération montréalaise».

Étant situé dans la métropole, le Conseil présente la particularité d'être très proche des organismes de la ville, dit Louise Roy. «On est sur le terrain, on voit tout ce qui se passe. L'une de nos priorités est certainement de continuer de repérer l'innovation. Ce qui fait notre différence, c'est d'être capables de donner peut-être les premières subventions à des organismes qui, un jour, dans cinq, dix, quinze ans, seront des étoiles reconnues.»

Collaboratrice du Devoir



SOURCE TOHU

En février, le Conseil des arts de Montréal annonçait un soutien à la création, à la production et à la diffusion des arts du cirque. Ci-dessus, le spectacle *Junga: Descendants du dragon*, présenté à la Tohu en mai dernier.



SOURCE CDADM

La présidente du Conseil des arts de Montréal, Louise Roy

L'équipe de L'Illusion, Théâtre de marionnettes remercie le Conseil des arts de Montréal de son appui et vous présente sa nouvelle création :

LES HABITS NEUFS

Du 2 au 29 avril 2008

Pour les enfants de 2 ans et plus!

Samedis et dimanches
9h30, 11h00 et 13h00

Au Studio-théâtre
de l'Illusion



Coût du billet: 12\$
(taxe en sus)

Réervations: 514-523-1303 www.illusiontheatre.com

Tout sur la littérature et les auteurs québécois

Abonnez-vous à Lettres québécoises

le magazine de l'actualité littéraire depuis 1976

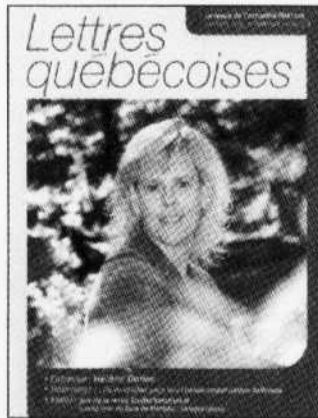
et recevez en prime (valeur 23 \$)

La gare (roman)

de Sergio Kokis

S'abonner à *Lettres québécoises*, c'est participer à la pérennité de notre littérature.

Merci de nous encourager!



1 an / 4 numéros

INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$
INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$
INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$
INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 129 • ENTREVUE: HÉLÈNE DORION

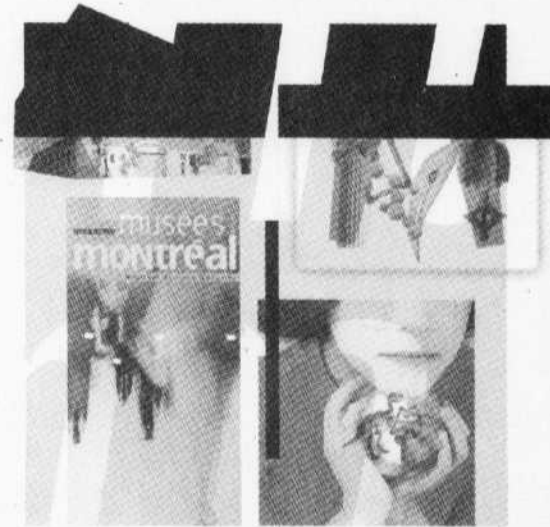
Nom			
Adresse			
Ville			
Code postal	Tél.		
Courriel			
Ci-joint	<input type="radio"/> Chèque	<input type="radio"/> Visa	<input type="radio"/> Mastercard
N°	Expire le		
Signature	Date		

Retourner à: *Lettres québécoises*

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: 514.525.95.18

Télécopieur: 514.525.75.37 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

La Société des directeurs des musées montréalais félicite les finalistes du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal



centre des collections muséales
carte musées montréal
magazine musées montréal
journée des musées montréalais



Société des directeurs
des musées montréalais

333, rue Peel, Montréal > T 514 845 6873 www.museesmontreal.org



Gérald Tremblay
Maire de Montréal



Catherine Sévigny
Conseillère associée à la Culture et au Centre-ville

La VILLE DE MONTRÉAL salue les lauréats du GRAND PRIX du Conseil des arts de Montréal.

Montréal

MONTRÉAL, MÉTROPOLE CULTURELLE

ARTS MONTRÉAL

Les Femmeuses 2008

De la légèreté du solide

Sarah Stevenson poursuivra sa réflexion sur l'apesanteur

Sarah Stevenson peut avoir derrière elle 20 ans de carrière, soutenue même depuis 1992 par une galerie phare (René Blouin), elle n'angoisse pas moins, se questionne. Il y a quelques mois, elle a failli tout lâcher. Heureusement qu'elle a poursuivi, elle qui reçoit en 2008 le prix Les Femmeuses.

JÉRÔME DELGADO

«Pour une question d'argent», dit l'artiste née en Angleterre et établie à Montréal depuis longtemps, pour expliquer cette intention de tout abandonner. «Je n'en gagne pas beaucoup. La sculpture, c'est difficile à vendre.» Sauf qu'à 50 ans, on ne refait pas sa vie aussi facilement. D'où le questionnement.

Et puis, boum!, surprise, on l'incite à poser sa candidature pour le prix Les Femmeuses 2008. Prix qu'elle reçoit cette semaine du Conseil des arts de Montréal.

Surprise, Sarah Stevenson l'est d'autant plus qu'elle succède à Geneviève Cadieux, première lauréate de ce prix annuel de 5000 \$. «Je suis très étonnée, dit-elle, et très flattée parce que je ne me considère pas de la même classe que Geneviève Cadieux.»

Oui, c'est son premier prix à vie, assure-t-elle. Et non, elle ne connaissait pas Les Femmeuses, n'a ja-

mais été de l'expo-vente d'avril qui a fait courir les foules pendant 20 ans, jusqu'en 2006. C'est vrai que les sculpteuses n'étaient pas très bienvenues dans cette fameuse levée de fonds organisée dans les usines de Pratt & Whitney. L'œuvre à vendre devait tenir dans un cadre, sur un mur... «Pour moi, il est difficile de faire plat, commente-t-elle. Je vois les choses en trois dimensions.»

Invasion d'espace

Les œuvres de Sarah Stevenson, des sculptures donc, ne font pas qu'outrepasser le format 2D. Elles envahissent l'espace comme aucune autre. Sa signature la mieux connue repose sur des objets subtilement organiques, des cocons, immenses, à la fois visibles et invisibles par leur facture translucide, imposants et en même temps d'une grande fragilité. Massifs et pourtant si légers. Immobiles, mais pas instables. Un simple petit souffle, imagine-t-on, les ferait vibrer.

L'ambiguïté, le paradoxe qui émane de ces pièces que l'on croit reconnaître sans pouvoir les nommer, vient du choix des matériaux. Mailles de nylon et moustiquaires, fils textiles ou métalliques, ils servent autant de surface que de support, de voile protecteur que de grille laissant voir et disparaître.

À la surface des choses. De l'intérieur aussi, le travail de Stevenson ayant souvent été perçu comme une évocation du subconscient. Ces corps, ces peaux, ces âmes, qui ne peuvent laisser insensibles

à force de se montrer ainsi, dans leur double face, nues, vulnérables, sont tout de même des exercices très concrets. Très terre à terre.

«J'aime beaucoup le travail de Richard Serra, dit Sarah Stevenson. On peut sentir le poids quand on voit ses œuvres. J'aime cette manière de parler du poids. C'est léger et massif en même temps.»

Des lignes et des formes

Ses réflexions sur l'apesanteur, Stevenson les a poursuivies sur des plus petits objets, qu'elle a suspendus, épinglés au mur par un fil étonnamment résistant. Du *Color Wall* de 2003 au *Garden* tout juste exposé chez son galeriste, ses formes se sont multipliées. L'espace n'était pas moins vide.

Bien que son penchant pour la sculpture soit plus qu'évident, la démarche de Sarah Stevenson découle du dessin. La ligne, le tracé, sinueux et régulier est toujours bien présent.

Elle vient d'ailleurs de se doter d'un logiciel de dessin, un nouvel instrument qui l'angoisse. Mais elle prend un certain plaisir, admet-elle, à voir ses croquis prendre à l'écran leur forme en trois dimensions.

Elle planche sur des objets flottants et réfléchit à la manière de les faire planer dans un espace 3D, mais réel, comme une galerie. Et garde une idée désormais bien fixe: artiste, elle l'est et le restera pour toujours.

Collaborateur du Devoir



La sculpteure Sarah Stevenson a reçu le prix Les Femmeuses 2008.

Littérature

Les voix multiples de Metropolis bleu ont été entendues

«Une ville, des mots» s'inscrira en juin dans la ville

Aux commandes du «premier festival littéraire multilingue au monde» et de la fondation qui le chapeaute, sa fondatrice et directrice artistique, Linda Leith, mesure le chemin parcouru en dix années d'existence.

LÉO GUIMONT

La Fondation Metropolis bleu et, partant, son festival éponyme sont finalistes au 23^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal (CAM), dans la catégorie Littérature. «[...] pour son succès de fréquentation, son rayonnement international et sa capacité à rapprocher les diverses communautés culturelles», indique le communiqué du CAM dévoilant la liste des finalistes 2007.

«En dix ans, poursuit le commu-

niqué, le festival Metropolis bleu est devenu un pôle d'attraction à Montréal où les différentes communautés culturelles se retrouvent et peuvent tisser des liens autour de l'univers du livre.» Il est vrai que ce festival multilingue — d'abord français et anglais, puis espagnol depuis 2000, sans parler des événements qui se tiennent exclusivement en arabe, russe, chinois, farsi (perse), inuktitut, hongrois ou gaélique écossais — ratisse large dans le champ de la littérature. Par exemple, Tivi Etok, un aîné du Nunavut, a pré-

senté en 2007 deux soirées de contes inoubliables, semble-t-il.

«En favorisant l'élargissement du bassin des participants et grâce à son Grand Prix littéraire, cet événement fait rayonner notre littérature nationale aux côtés d'œuvres de grands écrivains reconnus sur la scène internationale», conclut le communiqué. En effet, depuis la première édition du festival en 1998, plus de 1200 auteurs et 55 000 festivaliers ont participé à ses événements. Le Grand Prix littéraire sera d'ailleurs attribué en 2008 à l'écrivain français Daniel Pennac.

Du «bleu» à l'«Azul»

Le rayonnement international du festival passe aussi par Metropolis Azul, un «programme grâce

auquel Metropolis bleu présente [depuis quatre ans] des auteurs québécois à la Feria Internacional del Libro de Guadalajara, au Mexique, ainsi qu'à Mexico», peut-on lire dans le site Internet de Metropolis bleu. La fondation s'affaire à mettre sur pied un prix Azul afin de récompenser un auteur hispanophone, prix qu'elle espère remettre pour la première fois en 2009. Un Prix littéraire arabe Metropolis bleu a déjà été créé l'an dernier.

Outre son programme varié d'activités festives, la Fondation Metropolis bleu organise durant l'année d'autres activités. Les «Séries littéraires» permettent à des auteurs de lire des extraits de leurs livres. Ces soirées, auxquelles plus de 900 personnes ont assisté en 2007-08, sont animées par Linda Leith et par notre ex-collègue au Devoir, Marie-Andrée Lamontagne.

La fondation gère aussi des programmes éducatifs d'alphabétisation: «Alpha et littérature» réunit des lecteurs — de tous niveaux et milieux — et des auteurs de multiples domaines, de la poésie à l'écriture de chansons, de la bédé au conte; «Peur bleue» profite du plaisir qu'éprouvent les enfants à



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Linda Leith, fondatrice et directrice artistique du festival Metropolis bleu

se faire conter des peurs pour leur faire découvrir l'univers des contes et ses créateurs; «Touche pas à ma planche» initie des classes à la création de bédés tout en abordant le thème sensible de la violence. Près de 2200 jeunes ont pris part à ces activités en 2006-07. Enfin, le programme Alpha vise à stimuler

chez des participants adultes le désir d'améliorer leurs habiletés de lecture et d'écriture.

Des voyages

Le prochain festival Metropolis bleu, qui aura lieu du 30 avril au 4 mai sur le thème du voyage, verra plusieurs nouveautés au programme. «D'abord, on inaugure le Festival des enfants Metropolis bleu, qui inclura 55 événements partout dans la ville de Montréal», annonce fièrement Linda Leith. «Il y aura aussi des événements culinaires destinés aux familles, des performances de marionnettes, et toutes sortes d'événements littéraires pour les enfants âgés de 12 ans et moins.»

Un tout nouveau volet, «Ecrivains en péril», permettra de rencontrer une douzaine d'auteurs venant de pays où les écrivains sont en péril à cause de leurs écrits. La fondation inaugurera aussi, en juin prochain, la première des dix murales de son projet «Une ville, des mots», visant à inscrire des citations d'écrivains montréalais notoires dans divers lieux de la ville. Bref, ce 10^e anniversaire ne passera pas inaperçu.

Le Devoir

LES BORADES
Francis Copron - directeur artistique

SAISON 2007-2008

JEUDI 24 AVRIL 2008, 20H
Tutti col l'Oboe
Avec Alfredo Bernardini, hauboisiste
Œuvres de Telemann, Janitsch, Fasch et Boismortier

JEUDI 29 MAI 2008, 20H
Molière en musique
Avec Sophie Faucher et Carl Béchard, comédiens
La Turquerie, tirée du *Bourgeois gentilhomme* de Lully et des
suite de ballets tirées du *Malade imaginaire* de Charpentier

Les concerts ont lieu à la
Chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours,
400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

INFORMATION
514 634-1244
www.boreades.com

CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL
CONSEIL DES ARTS DE QUÉBEC
ATMA
LE DEVOIR

Le Conseil des arts et des lettres du Québec salue les finalistes du Grand Prix du CAM

Félicitations à Tangente

d'avoir remporté le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal.

Son succès dans le domaine de la danse illustre magnifiquement le dynamisme et l'innovation qui caractérisent la culture montréalaise et québécoise.

Le CALQ compte, parmi les organismes qu'il soutient, un grand nombre des finalistes de cet événement qui célèbre l'excellence artistique. Par son action, le Conseil participe à l'essor de la métropole culturelle tout en participant activement au développement de la création, de la production et de la diffusion des arts et des lettres dans tout le Québec.

Conseil des arts et des lettres
Québec

La Place des Arts
Au cœur de Montréal
métropole culturelle

Cinq salles de spectacles
1 000 représentations et près de
1 000 000 de spectateurs annuellement

Place des Arts
Québec

ARTS MONTRÉAL

La Ville de Montréal et la culture

Un maire confiant que sa ville soit à la hauteur de ses ambitions

« L'argent, ça compte, mais n'est pas tout, c'est la création qui est importante »

Montréal peut-il véritablement prétendre au titre de métropole culturelle? Sinon, comment le devenir? La réponse ne se fait pas attendre. «Montréal n'a pas à le devenir, il l'est, affirme d'emblée Gérald Tremblay, piqué par la question. C'est une métropole culturelle d'envergure internationale.» Pour le maire de Montréal, là-dessus, il n'y a pas de doute.

PIERRE VALLÉE

Sur quoi repose alors la réputation de Montréal comme métropole culturelle? «C'est d'abord la qualité de ses créateurs, répond le maire de la plus grande ville francophone d'Amérique. Que ce soit en chant, en danse, peu importe la discipline, les créateurs montréalais rayonnent un peu partout dans le monde. Si Kent Nagano a accepté la direction de l'OSM, c'est aussi parce qu'il considère Montréal comme une grande ville de créateurs.»

Culture et économie

Une idée aujourd'hui largement acceptée dans le milieu municipal, et qui tranche avec la perception passée, c'est que l'on comprend maintenant que la culture est aussi un moteur de développement économique. «Une ville où la culture est foisonnante attire le talent. Plusieurs personnes, dont des jeunes souvent, viennent à Montréal à cause de la culture.» Sans compter que la présence de la culture à Montréal n'attire pas que des artistes. Il est bien connu que les chercheurs et intellectuels de haut vol apprécient une vie culturelle riche et variée. Aucune ville voulant prétendre à l'économie du savoir ne peut se passer de culture.

Gérald Tremblay se réjouit que ces idées soient de plus en plus répandues dans les milieux montréalais. Il donne en exemple le dernier Rendez-vous de la culture. «Les gens d'affaires étaient présents et j'ai senti beaucoup d'ouverture de leur part. Il y a beaucoup d'entreprises qui sont prêtes à faire des choses avec Montréal dans le domaine de la culture. Je sens que l'on fait des progrès.»

De plus, la culture est aussi une industrie et, à ce titre, figure parmi les grappes industrielles montréalaises autant que les technologies de l'information, les sciences de la vie et l'aérospatiale. On estime qu'environ 90 000 personnes travaillent dans le milieu culturel, engendrant des retombées économiques de quelque cinq milliards de dollars.

Les initiatives de la Ville

En 2005, Montréal se dotait d'une Politique culturelle qui vise à guider les actions de la Ville dans le domaine culturel. Cela a aussi permis de mettre en place certains axes de développement et d'action. Au premier chef, les bibliothèques municipales. «Les bibliothèques sont pour nous une priorité. D'abord, nous avons assuré la gratuité pour tous, et ensuite,

on a augmenté les heures d'ouverture à 53 heures par semaine. Maintenant, il faut investir et c'est ce que nous ferons. On investira 125 millions de dollars dans les dix prochaines années.»

Le Quartier des spectacles est sans doute le projet de développement le plus ambitieux du lot. Déjà, la démolition du 222, Sainte-Catherine en est le signe avant-coureur. «Ce qui est intéressant dans le projet du Quartier des spectacles, c'est qu'il est piloté par l'ensemble des intervenants.» Ce projet, d'un coût de 120 millions de dollars, sera défrayé également par les trois ordres de gouvernement. «Pour une fois, dans le domaine de la culture, les trois gouvernements parlent d'une seule voix.»

La construction de la salle de concert de l'OSM sera évidemment le point fort du Quartier des spectacles. La Ville y aménagera aussi un Parc des festivals. D'autres projets verront bientôt le jour. «Nous avons des projets pour l'îlot Balmoral, l'îlot Clark et les alentours de la station de métro Saint-Laurent.»

Le patrimoine culturel ne sera pas en reste puisque le gouvernement du Québec entend investir 140 millions de dollars dans les édifices et monuments patrimoniaux à Montréal. «Cela va nous permettre, entre autres, de rénover la place d'Armes, le square Dorchester et la place du Canada. Si l'on compte aussi les bibliothèques et le Quartier des spectacles, c'est 395 millions de dollars qui seront investis dans la vie culturelle montréalaise au cours des prochaines années.»



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Plusieurs personnes, dont des jeunes souvent, viennent à Montréal à cause de la culture», soutient le maire Gérald Tremblay, photographié ici au sommet Montréal, métropole culturelle, en novembre dernier.

Un budget indexé pour le Conseil

De plus, la Ville de Montréal a choisi d'indexer le budget du Conseil des arts de Montréal, gelé depuis des années à 10 millions par année. «Cela représente trois millions et demi de plus en cinq ans.» Montréal pourrait-il en faire plus? Déjà, la contribution de la Ville de Montréal au chapitre des arts est beaucoup plus élevée per capita que celles des autres ordres de gouvernement. «Tant que la fiscalité municipale sera ba-

sée uniquement sur la taxe foncière, il sera difficile d'en faire plus, en culture comme ailleurs.»

Montréal accuse-t-il des faiblesses en matière culturelle? Par exemple, le projet d'une salle de concert pour l'OSM ne date pas d'hier. Optimiste de nature, Gérald Tremblay hésite à parler de faiblesses. Il préfère le mot défi. «Oui, un des défis que nous avons à relever, c'est d'accélérer les choses. Mais ce n'est pas le seul. Par exemple, le Quartier des spectacles est un énorme développement im-

mobilier. Comment y intégrer des ateliers d'artistes?»

Gérald Tremblay demeure confiant que Montréal est à la hauteur de ses ambitions. «L'argent, ça compte, mais n'est pas tout; c'est la création qui est importante. Et c'est l'ensemble des citoyens qui doivent être fiers de leur métropole culturelle.» D'où la conclusion s'impose: une métropole culturelle, au fond, ce sont surtout les créateurs et les citoyens qui la façonnent.

Collaborateur du Devoir

Des arrondissements pour une culture de proximité

Tout ne peut pas venir d'en haut, et la culture n'échappe pas à cette règle. Aucune politique culturelle sensée ne peut faire l'économie d'une culture de proximité. La Ville de Montréal l'a compris puisque ce sont aujourd'hui les arrondissements qui sont responsables de la programmation culturelle municipale sur leurs territoires. Et l'engagement des arrondissements dans le domaine de la culture dépasse maintenant largement le cadre de la simple programmation.

Un petit tour du côté de l'arrondissement de LaSalle suffit pour s'en convaincre. «Avant les années 80, on peut dire que la culture, outre la bibliothèque, ça n'existait pas à LaSalle, explique Manon Barbe, mairesse de l'arrondissement de LaSalle. Le tout a débuté en 1985 avec la mise en place d'une première direction de la culture. Puis, au début des années 90, LaSalle s'est donné une politique de développement culturel, que nous avons depuis arrimée à la politique culturelle de Montréal.»

Dans un premier temps, cela a permis à LaSalle de se doter d'infrastructures culturelles. Une vieille école fut rachetée et transformée en centre communautaire et culturel, le Centre Henri-Lemieux. «On y trouve, entre autres, une galerie d'art et une salle de spectacle intime de 162 fauteuils.» Les spectacles de plus grande envergure sont accueillis à la salle Jean-Grimaldi du cégep André-Laurendeau. La programmation de ces deux salles est riche et variée, faisant place à tous les genres, du jazz à la chanson, aux artistes renommés comme à la relève.

Culture en cavale à LaSalle

Mais la programmation culturelle n'est pas le seul champ d'action de l'arrondissement. Plusieurs projets à vocation culturelle sont à l'œuvre et méritent qu'on s'y attarde. C'est le cas du projet «Culture en cavale» dans le domaine des arts de la scène. «C'est un projet qui se déroule gratuitement dans les parcs de LaSalle. Nos parcs sont fréquentés par nos familles, souvent en fin de journée ou en début de soirée. Ce projet vise à toucher et à sensibiliser les familles à la culture.» D'autres initiatives de médiation culturelle existent aussi. Le programme «Camelot» permet à un comédien ou une comédienne de visiter les écoles avant et après la présentation d'un spectacle.

Un autre projet digne de mention est celui piloté par Marcelle Pallascio, directrice des activités culturelles à LaSalle, l'organisme communautaire Salle et l'organisme communautaire le Centre du Vieux-Moulin. Ce projet tient spécifiquement compte de la présence grandissante des communautés culturelles dans la population de LaSalle.

«Dans un premier temps, explique Manon Barbe, nous avons approché une quarantaine de communautés culturelles pour leur demander si elles voulaient partager avec nous les contes oraux, les légendes, même les histoires vécues de leur communauté culturelle particulière.» «Ensuite, poursuit Marcelle Pallascio, nous nous sommes entendus dans le cadre du projet «Écritures créatrices» pour traduire ces paroles en mots.» Le résultat en sera une publication. «Ce sera un livre qui sera illustré par les élèves de sixième année à qui l'on a même fourni une formation lors de rencontres avec une illustratrice de livres. Ce projet permet aux communautés culturelles de faire cadeau de leurs cultures à l'arrondissement.»

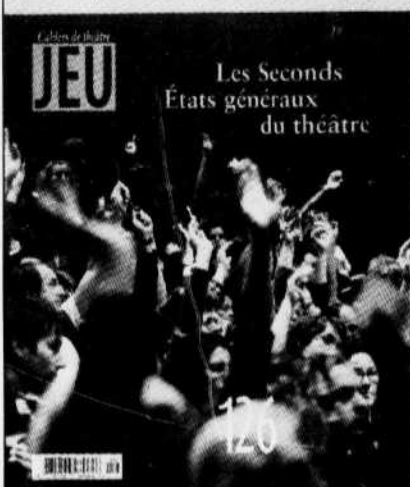
Maillage entre les arts et les affaires

L'arrondissement sollicite aussi ses gens d'affaires. «Plusieurs de nos entreprises commanditent déjà certains de nos spectacles, souligne Manon Barbe. Mais nous croyons que l'on peut aller plus loin dans le maillage entre les arts et les affaires. Par exemple, plusieurs entreprises ont des locaux inoccupés. Pourquoi ne pas les mettre à la disposition des artistes pour une période de temps limitée, selon évidemment les besoins de l'entreprise? De plus, cela favoriserait le rapprochement entre les gens d'affaires et les artistes.»

Comme on peut le constater, non seulement l'arrondissement de LaSalle s'est-il engagé dans la culture qui se vit et se fait sur son territoire, mais les idées ne lui manquent pas non plus. «La qualité de vie passe par la culture. À LaSalle, c'est ce que nous croyons et c'est en ce sens que nous travaillons. C'est peut-être un secret trop bien gardé», conclut-elle.

P. V.

Lancement conjoint avec le Conseil québécois du théâtre
Jeudi 27 mars, à 17 h 30



208 p., 120 photos, 16 \$

EN VENTE DANS LES MAISONS DE LA PRESSE,
EN LIBRAIRIE ET À NOS BUREAUX
À COMPTER DU 28 MARS

ABONNEMENT: 1 AN, 4 NUMÉROS, 47,86 \$ (T. L.)

Centre d'archives de Montréal
de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
535, avenue Viger Est, coin Saint-Hubert

À 15 h, le CQT organise le débat *Avons-nous un théâtre riche au Québec?*, suivi de la présentation par Martin Faucher des suites aux Seconds États généraux. À 18 h, lecture du Message international de la Journée Mondiale du Théâtre.

LES SECONDS ÉTATS GÉNÉRAUX DU THÉÂTRE

sous la direction de Lise Gagnon

Paroles de José Babin, Sylvain Bélanger, Eudore Belzile, Marilda Carvalho, Jasmine Dubé, Frédéric Dubois, Marcelle Dubois, Martin Faucher, Linda Gaboriau, Andrée Garon, Marie Gignac, Eric Jean, Olivier Kemeid, Robert Lalonde, Louis-Dominique Lavigne, David Lavoie, Pierre MacDuff, Gilles Marsolais, Claude Poissant et Raymond Villeneuve

AUSSI

- Hommage à Henri Barras
- Portrait de Lise Roy
- Réflexion sur le scandale au théâtre
- Automne 2007 en danse
- Festival d'Avignon 2007
- Entretien avec Ginette Laurin et Stéphanie Jasmin

RENSEIGNEMENTS: (514) 875-2549 WWW.REVUEJEU.ORG

Laissez-vous prendre au jeu!



Où convergent destination et inspiration.



L'agrandissement et la modernisation de Montréal-Trudeau vous simplifient la vie en ajoutant confort et commodité à votre expérience de voyage. À l'hiver 2008-2009 nous inaugurerons une nouvelle aire de départs qui facilitera l'accès aux portes d'embarquement pour les destinations américaines, ainsi qu'un nouvel hôtel 4 étoiles. De plus, L'Aérogalerie présente une exposition de photos et des vidéos d'art médiatique. Tout cela dans le but d'agréments votre passage parmi nous chaque fois que vous voyagez. Explorez le nouveau Montréal-Trudeau sur www.admtl.com.



ENSEMBLE, VERS DE NOUVEAUX SOMMETS

ARTS MONTRÉAL

Le CAM en tournées

Après 25 ans, l'heure est au bilan

Pour « de nouvelles approches qui répondront plus adéquatement aux besoins actuels du milieu artistique et des publics »

Il s'en passe des choses en un quart de siècle. Le programme de tournées du Conseil des arts de Montréal (CAM), qui au départ incluait seulement les arts de la scène, comprend maintenant les sept disciplines soutenues par l'organisme et s'étend sur tout le territoire de l'île. Il s'est si bien développé qu'il a maintenant besoin d'être repensé, pour pouvoir innover encore davantage. Un comité de réflexion se penche actuellement sur les avenues à prendre.

MARTINE LETARTE

« Particulièrement pendant les quatre dernières années, nous avons travaillé très fort pour exploiter le plein potentiel du programme actuel de tournées. Nous avons développé des publics partout sur l'île, nous soutenons toutes les disciplines, du cinéma au théâtre en passant par les arts médiatiques et j'en passe. Nous avons stimulé le développement de lieux de diffusion et maintenant, nous sommes rendus au bout. Il est temps de chercher des façons d'être plus innovateurs, de tenter d'aller plus loin, de trouver d'autres façons de faire », indique d'emblée Nathalie Maillé, directrice du programme de tournées au CAM.

faut pas leur en vouloir, c'est normal, d'autant plus que ce n'est pas toujours facile dans certains secteurs de l'île de faire sortir les gens pour aller voir un événement artistique expérimental. Il va sans dire que les créateurs plus populaires fonctionnent mieux auprès de plusieurs publics », remarque-t-elle.

« Nous croyons vraiment à l'importance d'aller rejoindre le public là où il est »

Ainsi, le CAM souhaite trouver des solutions pour être en mesure de soutenir plus adéquatement ces créateurs contemporains. « Nous croyons que ça doit faire partie du mandat d'un conseil des arts. Du coup, nous voulons aussi enlever de la pression sur les diffuseurs actuels qui en font déjà beaucoup », ajoute-t-elle.

Aller plus loin

Évolution des pratiques

Si le besoin de remise en question du programme de tournées est si grand, c'est aussi parce que les pratiques artistiques ont beaucoup évolué. Les besoins sont particulièrement criants en ce qui concerne les pratiques contemporaines et audacieuses. Que ce soit dans le domaine des arts médiatiques, de la danse, du théâtre, de la musique ou autres, lorsque la création a un caractère expérimental, c'est difficile de lui apporter un soutien adéquat avec le programme actuel de tournées, selon Mme Maillé, qui fait évidemment partie du comité de réflexion.

« Les lieux de diffusion traditionnels des municipalités n'ont pas toujours l'équipement adéquat pour présenter ces nouvelles pratiques et en même temps, ils ont l'impression que ce n'est pas nécessairement dans leur mandat. Il ne

Marc Pache, directeur général de la compagnie de théâtre jeunes publics le Théâtre Bouches décousues, qui siège aussi au comité de réflexion, souhaite également que le programme de tournées du CAM diversifie ses partenaires pour arriver à être plus audacieux, à sortir des sentiers battus. Le Théâtre Bouches décousues a eu la chance de participer presque chaque année, depuis 1993, au programme de tournées du CAM. Lorsque l'organisme de soutien aux artistes s'associe à un autre partenaire, la compagnie peut présenter un événement qui s'apparente davantage à une expérience qu'à un simple spectacle.

« Par exemple, en partenariat avec le Programme de soutien à l'école montréalaise, nous avons pu développer une véritable relation artistique avec des classes de cinquième et de sixième année de



Le spectacle Les Flaques, du Théâtre Bouches décousues

ROLLINE LAPORTE

cinq écoles différentes. Pendant que nous travaillions sur notre spectacle Les Flaques, nous avons rencontré les jeunes pour leur faire la lecture du texte et lancer une discussion sur la pièce et les personnages. Un mois plus

tard, les jeunes venaient regarder les artistes travailler pour voir un peu quelle orientation prenait la pièce et finalement, ils venaient assister au spectacle final », explique M. Pache.

D'après le directeur général du

Théâtre Bouches décousues, le soutien du CAM et d'autres partenaires peut faire en sorte qu'une compagnie artistique puisse aller beaucoup plus loin avec un public que seulement lui présenter un spectacle à consommer. « On peut

vraiment entrer dans un processus de compréhension de la démarche artistique et établir un contact privilégié avec des publics et pour nous, c'est très important. Bien sûr, cela nécessite un soutien financier considérable et pour y arriver, le CAM doit élargir ses horizons en matière de partenariat. Par exemple, ce que nous avons fait pour Les Flaques avec des écoles défavorisées de Montréal pourrait s'étendre à d'autres écoles sur le territoire de l'île avec le soutien financier de nouveaux partenaires », croit-il.

Un processus de remise en question sérieux

Lorsque le CAM a décidé de se lancer dans une période de réflexion à propos de son programme de tournées, on a choisi de faire les choses en grand. Il a été décidé que tous les acteurs concernés prendraient part d'une façon ou d'une autre au processus de remise en question, des compagnies artistiques aux instances municipales en passant par les partenaires du CAM. De plus, une consultante externe a été embauchée pour rédiger des recommandations.

« Nous sommes prêts à de petits changements comme à des grands. Toutefois, ce qui est évident pour tout le monde actuellement, c'est que dans le domaine du soutien financier aux artistes, la diffusion est le maillon faible. Ainsi, il est évident que nous voulons poursuivre notre travail dans ce domaine-là et même, le bonifier », affirme Mme Maillé.

Marc Pache est du même avis. « Nous croyons vraiment au principe de décentralisation de la diffusion, à l'importance d'aller rejoindre le public là où il est, indique-t-il. Évidemment, ça permet à des gens qui ne se déplacent jamais au centre-ville pour assister à un événement culturel ou artistique d'en bénéficier. Nous croyons donc que ce programme est essentiel. Toutefois, en 25 ans, les pratiques ont changé. Je crois qu'il est maintenant nécessaire de mettre de l'avant de nouvelles approches qui répondront plus adéquatement aux besoins actuels du milieu artistique et des publics. »

Collaboratrice du Devoir

Arts médiatiques

Un « centre de services » impose le pas... numérique

Au Groupe Molior, « on encadre, on aiguille »

Un centre de services. C'est ainsi qu'Andrée Duchaine, directrice du Groupe Molior (« mettre en mouvement », en latin), désigne l'organisme à but non lucratif qu'elle a fondé il y a sept ans. Services offerts? Production, diffusion et promotion des œuvres en arts médiatiques, aide aux créateurs, aux chercheurs et aux commissaires d'exposition.

JÉRÔME DELGADO

À raison d'une ou deux expos par année, ce centre à la fine

pointe de la technologie est devenu un joueur majeur des arts médiatiques. C'est pour souligner sa contribution dans ce do-

maine que le Conseil des arts de Montréal (CAM) l'a retenu comme un des finalistes à son 23^e Grand Prix.

« Dès sa fondation en 2001, lit-on dans le communiqué émis par le CAM, le Groupe Molior s'est imposé comme un centre original et dynamique de production et de diffusion des pratiques artistiques liées aux nouvelles technologies: installation vidéo interactive, robotique, lutherie numérique, œuvres multimédias,

environnement immersif, performance cybernétique. »

Andrée Duchaine ne se fait pas prier pour abonder dans le même sens. « Molior a sûrement contribué, dit-elle, au rayonnement des artistes de la relève. Il les a aidés à obtenir la reconnaissance. »

De la technique devenue un art « noble »

Ça semble facile à dire; reste un fait: la micro-électronique, la programmation, « même l'utilisation d'un micro », se souvient Andrée Duchaine, n'étaient pas perçus comme matériaux artistiques et il fallait — il le faut encore — les expliquer.

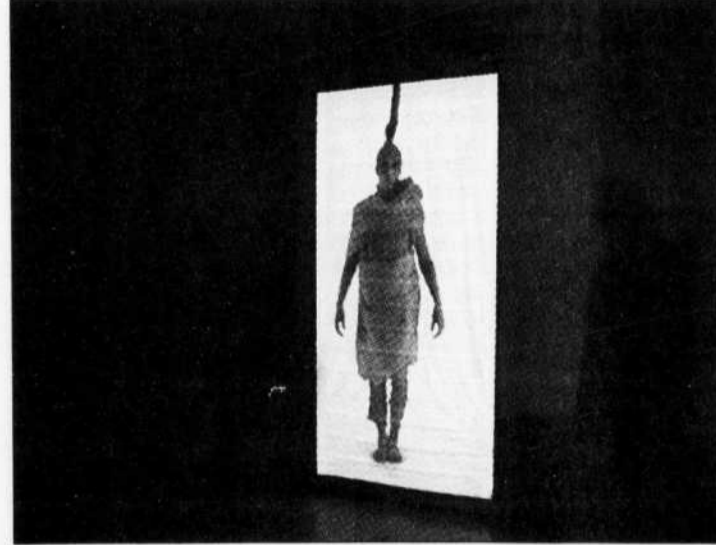
« On encadre, on aiguille. On fait du mentorat », conclut celle qui se bat depuis des lunes pour des formes novatrices. Aujourd'hui les arts numériques, interactifs, hier la vidéo: Andrée Duchaine a, entre autres, appuyé des jeunes apprentis vidéastes (François Girard, Barbara Steinman, Bill Vazan) et lancé, en 1984, les Rencontres vidéo internationales de Montréal.

« Je fais pour les nouveaux médias ce que j'ai fait en vidéo, dit celle qui défend les Philomène Longpré et Valérie Lamontagne d'aujourd'hui. En pionnière, je dois enfoncer des portes. »

À l'ère du Groupe Molior, Andrée Duchaine reste discrète, effacée. Le site Internet ne dit pas un mot sur elle. Elle refuse d'ailleurs qu'on la voie comme si elle dirigeait sa maison d'édition, sa galerie. Elle a ses coups de cœur, peut se montrer fidèle, mais n'a pas une liste de happy few.

« On signe des contrats avec l'œuvre, pas avec l'artiste », dit Andrée Duchaine.

Depuis sa fondation, le Groupe Molior a promu une cinquantaine de créateurs et organisé une trentaine d'expos. Ici et ailleurs: présences au Brésil (Festival interna-



SOURCE GROUPE MOLIOR

Une œuvre de Philomène Longpré, une artiste parrainée par le Groupe Molior

tional du langage électronique 2004 et 2005), en Chine (2006) et au Pérou (2007).

Parmi ses faits marquants locaux, soulignons la production de deux œuvres. D'abord en 2003, Bulbes, du collectif Artificiel, une installation sonore et lumineuse composée de 64 ampoules présentée au Musée d'art contemporain (MAC). Puis, en 2005, les automates rotatifs Rotoscopic Machines, de Bill Vorn, qui intègrent une expo au Centre des sciences.

Ces deux cas sont, aux yeux d'Andrée Duchaine, l'enfer et le paradis sur le plan de la diffusion. Elle ne s'y attardera pas pendant l'entrevue, mais l'expérience au MAC lui a laissé un goût amer, avec un gros zéro en matière de couverture critique.

S'ouvrir à l'ailleurs

Aujourd'hui, le Groupe Molior fonde son avenir sur les projets à l'étranger où, somme toute, il se-

rait plus facile d'exposer. Les présences au Brésil, au Pérou et en Chine sont d'ailleurs sur le point de se traduire par des partenariats à long terme. Là-bas, Montréal est perçu comme une terre fertile en savoir-faire numérique.

« Au Brésil, il y a une masse critique et théorique, mais ils n'ont pas d'œuvres. On arrive avec les nôtres », explique la directrice du groupe montréalais. En fait, croit-elle, il existe un signe qui ne trompe pas: les universités récupèrent les artistes comme professeurs. « On voit des écoles [de pensée] se former. »

L'année 2008 ne sera pas très calme. Le Groupe Molior enverra sa petite délégation à Synthetic Times, une manifestation à Beijing en marge des Jeux olympiques. Il sera aussi à Sao Paulo en mai et accueillera à l'automne des artistes péruviens.

Collaborateur du Devoir

OPTICA

► un centre d'art contemporain

en nomination dans la catégorie des arts visuels pour le 23^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal _ 18 mars 2008

pour l'énergie créatrice de ses activités soulignant son 35^e anniversaire. Merci à tous ceux et celles qui ont appuyé notre candidature!

programmation

printemps 2008

15_mars_2008 - 19_avril_2008

SARAH JANE GORLITZ + WOJCIECH OLEJNIK

FIONA MACDONALD

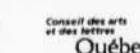
10_mai_2008 - 14_juin_2008

JULIE BEUGIN

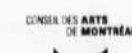
CHERYL SOURKES



Conseil des arts de Montréal



Conseil des arts de Montréal



372 Ste-Catherine O. # 508 MTL (QC) H3B 1A2_514.874.1666_www.optica.ca

CONCERTS LMMC

117^e saison 2008-2009

SALLE POLLACK

555, rue Sherbrooke Ouest

Le dimanche à 15 h 30

21 sept. TRIO PENNETIER-PASQUIER-PIDOUX

piano et cordes

5 oct. EMERSON STRING QUARTET

cordes

26 oct. FAURÉ QUARTETT

piano et cordes

9 nov. PIETER WISPELWEY

violoncelle

30 nov. PIOTR ANDERZEWSKI

piano

1 fév. AURYN QUARTETT

cordes

22 fév. HILARY HAHN

violon

15 mars BELCEA QUARTET

cordes

5 avril ALINE KUPAN

soprano

26 avril ANDRÉ LAPLANTE

piano

Abonnement: 210 \$ Étudiants (25 ans): 75 \$

Billet: 35 \$ Billet: 15 \$

Non-remboursable - Taxes incluses

LMMC

Tél.: (514) 932-6796

lmmc@qc.aibn.com

www.lmmc.ca

ARTS MONTRÉAL

Forum des présidents

L'investissement artistique est nécessaire pour garantir l'avenir du Montréal économique

«Il faut réussir à créer un sentiment d'urgence pour que la culture devienne une priorité»

La liaison entre le milieu des arts et celui des affaires a longtemps été perçue au Québec comme une relation amour-haine. Depuis novembre, le Forum des présidents, qui regroupe une quarantaine de dirigeants des conseils d'administration d'organismes artistiques montréalais, œuvre à instaurer un dialogue franc entre les deux secteurs.

DAPHNÉ CAMERON

«Le défi, c'est d'arriver à inscrire la culture en tête de la liste des domaines à appuyer par les dirigeants d'affaires sans générer la crainte chez les artisans que cela vienne dénaturer l'art», explique Isabelle Hudon, présidente de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain, qui était présente à la réunion d'inauguration du Forum.

«Cela a été un tabou durant plusieurs années, mais depuis le Rendez-vous Montréal, métropole culturelle, où il y a eu un échange honnête sur les objectifs et les inquiétudes des deux secteurs, j'ai senti un véritable changement d'attitude ainsi qu'un désir de collaboration.»

Une suite au sommet

Le Forum des présidents a été lancé l'automne dernier lors du sommet Montréal, métropole culturelle. Chapeauté par le Conseil des arts de Montréal, il se réunit périodiquement avec l'objectif de stimuler la contribution du secteur privé — mécénat et commandes — au développement culturel.

De gros noms y siègent. Denise Robert, Hélène Desmarais, Louise Duceppe, Pierre Lampron et Stanley Péan participent à ce qui se veut l'embryon d'un conseil montréalais des arts et des affaires. De l'Opéra de Montréal au Centre canadien d'architecture en passant par l'OSM et le Théâtre Denise-Pelletier, la plupart des grands organismes culturels y sont représentés.

«On veut incarner une force collective pour inciter les autres gens d'affaires à s'engager», explique Florence Junca-Adenot de l'Agora de la danse. «Je suis de celles qui pensent que les arts ont besoin des entreprises et les entreprises, des arts. Sur la scène internationale, par exemple, nos artistes servent de bougies d'allumage. Quand vient le moment où les compagnies partent en tournée, la "qualité" québécoise est déjà reconnue.»



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'année dernière, Florence Junca-Adenot a reçu le Prix Arts-Affaires 2007 en raison de son soutien continu à l'Agora de la danse. Le prix lui a été remis par Isabelle Hudon, présidente de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain.

Le Forum permet également l'échange d'expériences. «On est souvent isolé dans nos organismes», affirme Marcel Côté de la Compagnie Marie Chouinard. «C'est le "fun" de rencontrer d'autres entrepreneurs et bénévoles qui soutiennent les arts. Ça nous permet d'échanger des bonnes pratiques et d'élaborer des initiatives communes, en ce qui a trait au financement, notamment.»

Pour que les francophones montréalais s'engagent

Selon Isabelle Hudon, la culture du mécénat est

une pratique qui est encore en train de se développer dans la Belle Province. «Les Québécois et les Montréalais sont des gens très généreux, croit-elle. Mais la philanthropie est surtout effectuée dans les domaines de la santé, de l'éducation et de la religion. Il faut réussir à créer un sentiment d'urgence pour que la culture devienne une priorité.»

Florence Junca-Adenot, qui a reçu le Prix Arts-Affaires pour la création d'un fonds de dotation destiné à la création en danse contemporaine, abonde dans le même sens. «On a des croûtes à manger pour

rattraper le milieu anglophone, dit-elle. Les entreprises doivent saisir que ce sont les artistes qui donnent une vitalité à la métropole. Leurs commandites ne relèvent pas de l'altruisme, ce sont des investissements.»

La participation du milieu des affaires serait donc cruciale pour hisser Montréal au sommet du palmarès des grandes métropoles culturelles. «L'avenir de Montréal s'inscrit dans l'avenue culturelle, soutient Isabelle Hudon. Pour que la ville se développe, il faut qu'elle se trouve une niche d'exception. A cet effet, la culture, c'est gagnant!»

La Chambre de commerce œuvre d'ailleurs à dresser une liste de gens d'affaires et d'entreprises prêts à contribuer. «On a toujours tenu pour acquis que c'était au secteur public de financer les arts. Mais cette responsabilité revient également au secteur privé. Pour que la culture devienne un domaine névralgique, il y a beaucoup de sensibilisation à faire.»

Et le public?

Malgré sa sollicitation active du milieu privé, le Forum des présidents ne milite pas pour autant en faveur d'un désengagement du secteur public. La position officielle du Forum stipule que, sans une injection de nouveaux fonds publics destinés aux créateurs et aux diffuseurs, Montréal ne pourra pas atteindre son positionnement comme ville créative et métropole culturelle distincte.

Florence Junca-Adenot salue d'ailleurs l'initiative «Placement culture» du gouvernement du Québec, qui ajoute des subventions de contrepartie aux contributions et aux dons recueillis par les organismes culturels. «C'est une initiative brillante, affirme-t-elle. Et c'est très motivant, surtout pour les plus petits organismes qui recueillent moins d'argent.»

Marcel Côté est du même avis. «Les grands organismes comme l'OSM ou le Musée des beaux-arts sont des véritables machines de levée de fonds, ils amassent des millions en dons chaque année. Cette initiative permet de bonifier le financement des milieux d'avant-garde.»

L'art, un partenariat public-privé nouveau genre? «Les mécènes existent depuis que l'art existe, dit Isabelle Hudon. Ce ne sont pas que les millionnaires et les grosses entreprises qui ont le devoir de contribuer. Tous, nous avons les moyens d'être mécènes en culture. Ce n'est pas le nombre de zéros qui est important, mais que ça devienne une valeur sociale», conclut-elle.

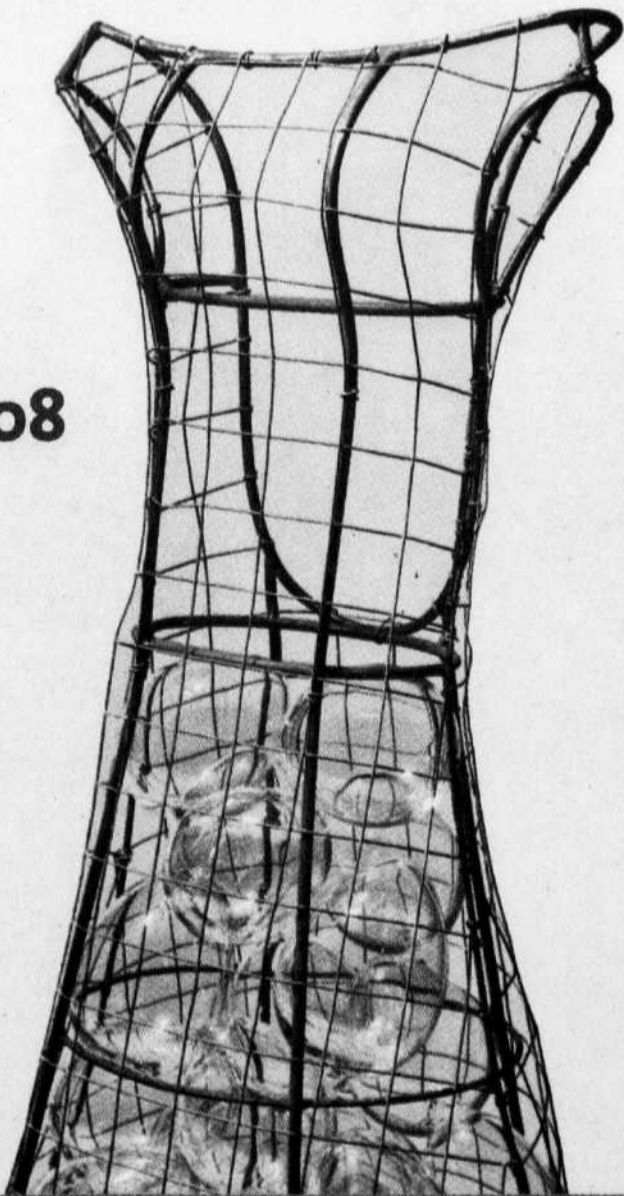
Collaboratrice du Devoir

Quand la force du feu réunit les artistes verriers et ceux de la Collection Loto-Québec

fusion

Exposition
jusqu'au
23 mars 2008

Entrée libre



Tanya Lyons, Deniel

ET ESPACE
CRÉATION
LOTO-QUÉBEC

COLLECTION LOTO
QUÉBEC

Espace
VERRE
25 ANS

Du mercredi au vendredi, de 11 h à 18 h, samedi et dimanche, de 12 h à 17 h
500, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Métro McGill, 514 499-5087

lotoquebec.com

ARTS MONTRÉAL

Nouvelles pratiques artistiques

Un McLaren dansant

4d art, la compagnie de toutes les audaces

Finalistes au Grand Prix du Conseil des arts de Montréal 2007, dans la catégorie la plus «multi», celle des nouvelles pratiques artistiques, Michel Lemieux et Victor Pilon l'admettent d'emblée: «Nous sommes toujours entre deux chaises, entre le théâtre et la musique, la danse et le cinéma.»

JÉRÔME DELGADO

Le fait de concourir pour un prix rassemblant tous les arts, de la littérature aux arts visuels, amuse les Lemieux et Pilon. Comparer des pommes et des poires, pour eux, c'est plutôt normal.

Leur présence est symptomatique, à plusieurs niveaux, de cette réalité non univoque. Ce ne sont pas eux qui sont finalistes, mais leur boîte, 4d art, et la vingtaine d'artistes qui y travaillent. 4d art Lemieux/Pilon (l'appellation officielle) y figure dans la sélection du CAM pour Norman, spectacle tiré et inspiré de la vie et de l'œuvre de Norman McLaren.

C'est un peu la mémoire du cinéaste d'animation qui est honorée. Certes, la création présentée à Montréal début décembre reste une conception du duo Lemieux/Pilon, mais elle est amplement portée par le danseur et chorégraphe Peter Troszmer.

Place au troisième

«Dans notre compagnie, on invite toujours un troisième artiste, expliquent-ils. Nous sommes déjà habitués à travailler ensemble, à jouer au ping-pong avec les idées. On se lance alors le défi de travailler avec d'autres.»

Pour *La Tempête*, production toujours en tournée, c'est Denise Guibault qui a été invitée, parce qu'ils ne se sentaient pas prêts à diriger des acteurs. Pour *Norman*, la couleur chorégraphique très marquée chez l'auteur de *Pas de deux*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Une scène de *Norman*, du duo Michel Lemieux/Victor Pilon

et d'*Il était une chaise* leur a imposé un danseur.

Acclamé par la presse, *Norman* conjugue formes et niveaux de lecture, ton documentaire — entrevues et archives y sont projetées — et volet fictif. Images virtuelles et interprète physiquement présent, arts de la scène et cinéma... Un mariage total des disciplines.

«*McLaren fait danser l'image, c'est incroyable.*» Grands admirateurs du père de l'animation au Canada, qu'ils n'hésitent pas à appeler «notre Picasso», Lemieux et Pilon ont conçu un spectacle très dansé, avec une histoire brodée autour de la filmographie de McLaren. De sa (re)découverte, avec des yeux ébahis, émerveillés: comme à leur habitude, ils ont signé une œuvre pleine d'effets illusionnistes.

Homme et artiste

Mais pour la première fois, une production 4d art intègre un volet documentaire. Ses concepteurs ont voulu montrer l'homme derrière l'artiste, interviewant quelques-uns de ses anciens collègues.

A titre posthume, ils ont cherché à leur tour à s'associer avec McLaren, à le ramener sur scène. Sa personnalité solitaire leur a paru incontournable. «On voulait faire un spectacle solo», disent-ils. *McLaren a passé beaucoup de temps seul, près de son art. Il était tellement d'avant-garde qu'il était dans une pièce à part.*

La solitude. Ou la sobriété. Michel Lemieux et Victor Pilon ont opté pour un *Norman* à un personnage, avec gaieté. Question de revenir à leur réalité, après *Delirium* et avant *Starmania*, deux pièces de commande avec des gros moyens, l'une pour le Cirque du Soleil, l'autre en préparation pour les opéras de Québec et de Montréal. «Après un spectacle avec le Cirque où il y a 150 personnes sur scène, disent-ils, on avait besoin de revenir à autre chose que le "think big".»

Ils se font rassurants, voulant que 4d art demeure une entité petite. «C'est dur, on combat la croissance. Mais on est forcé [de grandir], on a deux spectacles sur la route. On essaie de demeurer une entité mettant au centre la création. Un terrain de jeu.»

Lemieux et Pilon naviguent d'un type de production à un autre, réalisant des *Delirium* et *Starmania* en dehors de 4d art. Et quand ils acceptent une invitation, c'est parce qu'ils y croient. Leur *Starmania*, un «vrai» opéra pour sept chanteurs, 16 choristes et huit danseurs, reflète profondément le propos de Plamondon. «C'est un texte très pertinent, clament-ils. L'histoire est extrêmement d'actualité, pleine de références aux bulletins de nouvelles, avec tout ce qu'on voit sur la droite américaine, sur Sarkozy.»

Collaborateur du Devoir

CINÉMA

Pour un vrai cinéma de famille

Un FIFEM fier de son succès

Le Festival international du film pour enfants de Montréal (FIFEM) a connu de grands bouleversements ces dernières années, dont son déménagement au cinéma Beaubien. Grâce au travail acharné de sa directrice et à l'accueil chaleureux de l'arrondissement, le festival en a finalement tiré de grands bénéfices. Cette année, l'événement est finaliste au Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, dans la catégorie Cinéma.

MARTINE LETARTE

«Pour bien des parents, le cinéma pour enfants n'est pas de l'art, mais un produit américain et commercial. Lorsque j'ai lancé le festival, il y a 11 ans, il y avait un théâtre pour enfants de très grande qualité à Montréal, notamment grâce à la Maison Théâtre, mais pour le cinéma, rien! C'est comme si on tenait pour acquis que les Américains s'en occupaient», se souvient Jo-Anne Blouin, fondatrice, directrice générale et artistique du FIFEM.

Ce n'est pas un hasard si le festival se déroule pendant la semaine de relâche. L'organisatrice voulait que les films soient vus en famille. Celle qui a longtemps fait carrière dans le domaine du théâtre pour enfants savait très bien que lorsqu'ils vont voir un film avec l'école, l'ambiance est différente.

«Les enfants sont d'abord contents de manquer l'école et le spectacle ou le film est secondaire. De plus, je voulais que les parents changent d'opinion à propos du cinéma pour enfants et qu'ils puissent par la suite discuter des thèmes des films en famille.»

Une grande évolution

Le festival, qui a vu le jour grâce à la grande générosité de Serge Losique, qui a prêté gratuitement sa salle de l'Impérial pour l'occasion, a grandement évolué au fil des ans. Alors que le FIFEM avait cinq ans, il s'est vu contraint de déménager, ce qui ne s'est pas fait sans crainte.

«C'est toujours périlleux de déménager un événement puisque ça peut avoir un impact sur sa clientèle. Heureusement, le cinéma Beaubien m'a accueillie à bras ouverts, mais au début, le choix n'apparaissait pas évident pour tout le monde. On partait du centre-ville pour aller dans Rosemont où il n'y a même pas de station de métro à proximité», indique Mme Blouin.

Finalement, si la première année après le déménagement a été un peu difficile, celles qui ont suivi ont été marquées par une grande croissance.

«Au début du FIFEM, ce n'était pas facile de se trouver des commanditaires avec les grands festivals qui ratisaient large, surtout qu'on ne voulait pas s'associer à des compagnies qui voulaient vendre leurs produits sur notre site. Fi-

nalement, lorsqu'on s'est installé dans Rosemont, l'arrondissement nous a vraiment adoptés et nous avons trouvé plusieurs partenaires et commanditaires fidèles», se réjouit Mme Blouin.

L'arrivée au cinéma Beaubien a également permis au FIFEM d'améliorer sa programmation. «Nous avons maintenant trois salles pour diffuser nos films, alors la programmation s'est diversifiée. Par exemple, dans la salle de 70 places, nous pouvons présenter un film plus pointu, alors que dans la salle de 250 places, nous proposons un film grand public», explique Jo-Anne Blouin.

Des familles de cinéphiles

La directrice du FIFEM est fière d'avoir réussi, en 10 ans, à former de véritables familles de cinéphiles. Elle se rappelle qu'au début, les projections de films en compétition officielle étaient les plus difficiles à remplir.

«Ces films très souvent tournés en langue étrangère et sous-titrés en anglais ont une narration française faite par des comédiens québécois. Aux premiers abord, ce n'était pas très attirant pour les familles, qui préféraient souvent aller voir des films en français hors compétition. Maintenant, les gens ont compris que les films en compétition valent la peine d'être vus. Les films pour enfants ont en commun de mettre toujours le jeune au cœur de l'histoire. Pour les enfants d'ici, c'est intéressant de voir ceux d'ailleurs vivre des problématiques semblables aux leurs et surtout, comment ils arrivent à s'en sortir. Maintenant, les films en compétition sont toujours les premiers à se remplir!»

Une fois ce défi relevé, Mme Blouin peut maintenant se concentrer sur d'autres volets de sa mission.

«Nous souhaitons faire davantage pression sur l'industrie pour qu'elle distribue ces films. Nous voulons aussi présenter plus de projections spéciales pendant l'année pour permettre aux parents d'amener leurs enfants voir de grands films au moins une fois chaque saison.»

Collaboratrice du Devoir



SOURCE FIFEM

Le FIFEM présente des films venus de tous les horizons, comme par exemple *Couleur de lait*, un film norvégien présenté au festival en 2004.

Félicitations à tous les finalistes du Grand Prix 2007

4D art Optica
Festival Metropolis bleu Festival Montréal Baroque
Groupe Molior Festival international du film pour enfants de Montréal
Sibyllines Tangente



photo: Tayaout-Nicolas

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Debout : Susie Napper (Festival Montréal Baroque), Linda Leith (Festival Metropolis bleu), Dena Davida (Tangente), Jo-Anne Blouin (Festival international du film pour enfants de Montréal), Michel Lemieux et Victor Pilon (4D art), Marie-Josée Lafortune (Optica), Brigitte Haentjens (Sibyllines)
Assises : Louise Roy, présidente du Conseil des arts de Montréal et Andrée Duchaine (Groupe Molior)

Montréal